

Historique de [Wellie Martineau](#)



Mise à jour le 20 décembre 2021

Table des matières

Historique de Wellie Martineau	1
Famille de Wellie et d’Alice.....	5
Addendum.....	6
La maison familiale :	6
La <i>shop à bois</i>	9
Vie familiale des années 1955 à 1960	12
Déjeuner du dimanche.....	14
Les potinages de la galerie (mi-juin à mi-septembre)	15
Réveillon des fêtes	16
Léona Chapdelaine (Mère d’Alice).....	17
Ses passe-temps préférés.....	18
Terrain de Croquet (mi-juin à septembre).....	18
Pêche (juin à septembre)	20
Chaloupe de Wellie :	20
Parties de cartes (novembre à mai)	21
Grand-père et le cinéma (fin de semaine de décembre à mars)	22

Wellie ou Welly est né le 5 juillet 1899 à Cambridge, Mass, U.S.A. Baptisé dans la paroisse Our Lady of Pity Church. Son nom complet est William, Joseph, Auguste.

Il est le frère jumeau d'Arsène et il a quatre autres frères et deux sœurs, donc 8 enfants de [Jean-Baptiste et de Mélina Pétrin](#) originaires d'Yamaska

Au commencement de la guerre 14-18 il avait 15 ans et décida de quitter les USA pour échapper à l'enrôlement et vint vivre au Canada.

Il rencontra [Alice Desmarais](#) née le 7 juillet 1899 à St-François-du-Lac et se marièrent le 6 septembre 1921 à St-François du Lac.

Il retourna aux USA pour y vivre, cependant, Alice eu, presque tout de suite, le mal du pays. Ce qui le forçat à revenir vivre à Yamaska.

Wellie et Alice n'ont pas eu une vie de couple bien longtemps car les enfants sont arrivés tôt et nombreux, comme bien des familles à l'époque. De plus, de nombreux pensionnaires venaient boucler le budget même si la famille était nombreuse,

Vers 1932 il déménagea à St-François-du-Lac dans la rue Lachapelle près d'Alie Duhaime.

En 1933, un an plus tard, il redéménagea dans le rang Grandes Terres à St-François-du-Lac. Il travaillait à Drummondville lorsqu'il a été brûlé sur 90% du corps par l'explosion d'une bonbonne de gaz propane. Il est resté plus d'un an à l'hôpital Ste-Croix de Drummond. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de Secours Direct ou BS et la famille dû se faire secourir par des gens de la place dont Gédéon Desmarais propriétaire du magasin général et le Juge Allard.

En 1938, il a déménagé dans ce qui deviendra la maison paternelle sur la rue Notre-Dame à St-François-du-Lac.

En 1939, lorsque s'est déclaré la 2^e guerre mondiale, notre grand-père, afin de participer à l'effort de guerre, déménage temporairement ses pénates à Sorel. Il y est embauché comme contremaître chez un dénommé Brosseau, un fabricant de boites pouvant contenir des canons.

Lors de ce nouveau déménagement il laisse la maison aux soins de sa fille Monique et de son époux Alcéda.

Durant ces quelques années, sa femme Alice doit s'occuper de plus de 16 pensionnaires et à la fois, elle a la lourde tâche d'élever les membres de sa famille. Tandis que les filles de la famille travaillent dans ce que l'on appelle un bowling à l'époque, notre père, Jean-Raymond livre à bicyclette, les commandes d'une pharmacie.

C'est en 1945, à la fin de la 2^e guerre mondiale que grand-papa, retourne à la maison familiale et construit ce que le futur nous apprendra, sa première usine de portes et châssis. Pour se faire, il monopolise une grande partie du terrain situé derrière la maison paternelle. Pour assurer l'expansion de son nouveau commerce, il travaille dans le domaine de la construction de maisons et naturellement toutes les ouvertures, que ce soient portes ou châssis proviendraient de sa nouvelle manufacture. Bâtitteur de maisons, il dirige aussi son usine avec l'aide de son fils Jean-Raymond. Ils forment un duo jusqu'en 1952, l'année durant laquelle Jean-Raymond décide d'aller travailler chez Letendre et Frères de Pierreville. Dès lors, grand-père prend la direction de l'usine et cela jusqu'à son décès.

Dans les années 1950 et 60, la mère d'Alice, Leona Chapdelaine, vivait avec eux, son époux était décédé au début des années 40 mais nous ne savons pas au juste en quelle année elle a élu domicile chez les grands-parents.

En 1957 la première usine de portes et châssis passa au feu

En 1958 reconstruction de l'usine par des bénévoles

Il est décédé le 13 janvier 1974 à St-François-du-Lac des suites d'une maladie du cœur.

Alice Desmarais lui survécut jusqu'au 19 février 1980, jour, où elle décéda d'une jaunisse à l'Hôpital Christ-Roy de Nicolet et fut inhumée le 20 février 1980 à Saint-François du Lac.

Famille de Wellie et d'Alice



Monique (11 août 1922 - 18 février 2103) née aux USA ou Yamaska ?

Pauline (29 août 1923 à Yamaska - 14 mai 2013 à Pierreville) Sépulture à St-François-du-Lac

Bernard (17 janvier 1925 à Yamaska – 6 octobre 1931) ?

Yolande (12 janvier 1926 à Yamaska – 3 septembre 2015 à St-Bonaventure) dans un accident d'automobile.

Valérie (7 septembre 1927 à Yamaska – 28 février 1914 à Pierreville) Baptisé à St-David et sépulture à St-François-du-Lac

Jean-Raymond (5 septembre 1928 à Yamaska -)

Georges-Étienne (28 août 1929 à Yamaska – 10 décembre 1929 à Yamaska)

Clément (13 septembre 1930 à Yamaska – 3 octobre 1933 à St-François-du-Lac)

Denise (24 janvier 1932 à St-François-du-Lac – 27 janvier 2018 à Longueuil)

Simon (12 avril 1933 à St-François-du-Lac – 12 avril 2006 à Sorel-Tracy) Sépulture à Contrecoeur

Denis (8 avril 1937 -) ?

Jacques (15 octobre 1938 à St-François-du-Lac – 7 février 2008 à Sorel-Tracy) Sépulture à St-François-du-Lac

Pierre-Paul (31 janvier 1942 à Sorel -)

Addendum

La maison familiale :

À l'époque



Aujourd'hui



La maison paternelle se situait où est désigné aujourd'hui le 10 rue Notre Dame à St-François-du-Lac, grand balcon à l'avant maintenant rénové, 2 gros arbres sur le parterre avant, disparus depuis des années. À l'époque, en pénétrant dans la maison on se retrouvait dans le **salon**, la **chambre à coucher principale** se trouvait à gauche, on fait quelques pas pour se retrouver dans la **cuisine** : grande table familiale, un long banc faisait office de chaises derrière cette table. Dans cette cuisine trônait un gros poêle à bois qui servait autant pour le chauffage que pour faire cuire les repas. C'est aussi cet appareil qui fournissait l'eau chaude indispensable pour le bon fonctionnement de la maison. On se souviens très bien de la boîte en acier, accrocher au mur, pas très loin du poêle et qui servait à entreposer les allumettes de bois et du *spitter* en arrière du poêle mais accessible pour cracher le tabac chiqué. Un évier accompagné d'un comptoir qui s'arrêtait contre un réfrigérateur complétait l'ameublement de la cuisine. Bien sûr, de nombreuses images pieuses étaient accrochées au mur un peu à l'image de toutes les maisons du coin. Il fallait passer devant le poêle pour se rendre à ce que l'on appelait la **chambre de bain** qui ne contenait que la toilette d'aisance et un mini lavabo donc pas de bain ni de douche. Cette pièce qui, juste qu'aux années 60, servait de chambre à coucher car la maisonnette était desservie par une **bécosse** interne au deuxième étage isolée par un simple rideau et dont la chaudière devait être vidée quotidiennement pour évacuer les odeurs. À gauche de la cuisine, dans le coin, on pouvait accéder au 2e étage par un escalier longeant le mur séparant la cuisine et la chambre de bain. Le deuxième étage avait aussi trois petites **chambres à coucher** et une quatrième héritée de la bécosse après le transfert à l'étage inférieur. Toutes ces chambres avaient un mur en pente à cause de l'angle de la toiture et

hébergeaient la famille de 11 personnes donc personne n'avait sa chambre privée.

Pas beaucoup de détails à donner car nous, les petits-enfants, n'avions pas le droit de nous y aventurer sauf peut-être une fois par année, dans le Temps des Fêtes.

Tout juste près du frigidaire, comme on l'appelait à l'époque, se trouvait la porte arrière qui donnait accès à la **cuisine d'été** ; faut dire qu'à cette époque c'était comme une tradition que l'on déménage les activités de la maison dans une pièce plus rustique mais mieux aérée pour affronter les vagues de chaleur que l'été apportait dans ces bagages. Il y avait aussi dans cette pièce un poêle à bois mais de moindres dimensions, les murs, comme dans à peu près toutes les cuisines d'été ne servant que dans les périodes estivales n'avaient pas aussi belle allure que dans la cuisine principale mais chose sûre on y retrouvaient des images pieuses. Attenant à la cuisine d'été on pouvait accéder grâce à une porte intérieure à une autre pièce encore plus rudimentaire qui servait de **mini entrepôt** pour principalement garder le bois de chauffage au sec. Cette dernière, tout comme la cuisine d'été, avait un accès direct vers l'extérieur de la maison.

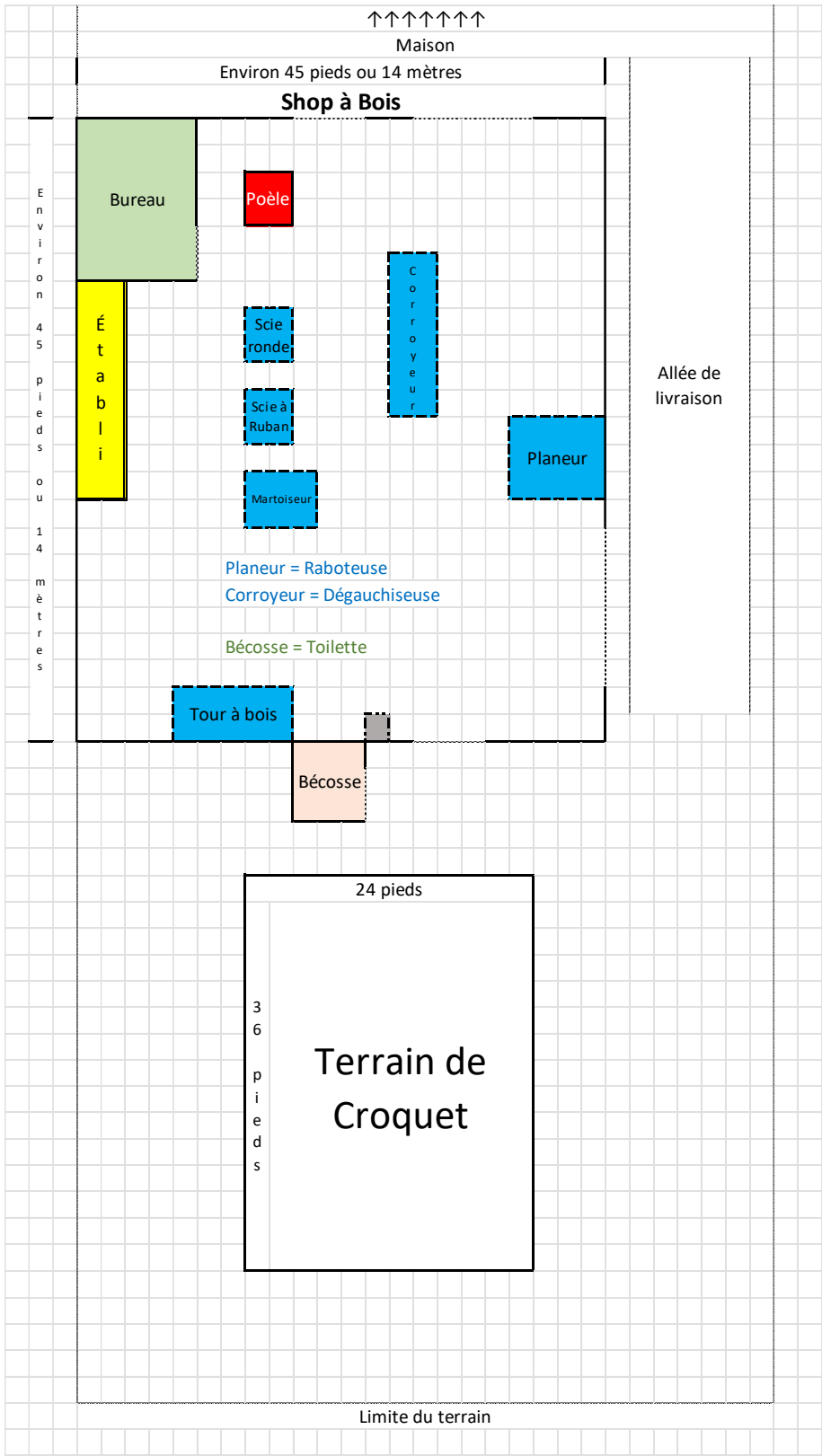
Si l'avant de la maison avait une surface gazonnée et des arbres qui ajoutait un certain cachet à la maison paternelle en revanche, la cour arrière servait au stationnement de l'auto de grand-père ainsi qu'une surface de terre battue réservée à la réception de matériaux servant au bon fonctionnement de l'atelier, que nous appelions affectueusement la chop à bois. La clientèle de grand-père se servait aussi de cet espace pour stationner leurs camions ou autos soit pour passer une commande ou simplement placoter. Une partie de cette cour arrière était réquisitionnée par notre grand-mère afin d'y faire son jardin. Dans ces années-là, personne dans le quartier ne penserait ou n'oserait aller à une épicerie pour acheter des légumes, chacune des maisons de la rue ou presque avait son jardin. Pour les légumes ou les fruits qui étaient plus difficiles, voire impossible de les cultiver, alors, on se tournait vers le camion itinérant qui passait à toutes les semaines.

Parmi les légumes que l'on ne se donnait pas la peine de faire pousser on peut citer en exemple : les pommes de terre que les villageois achetaient à coup de plusieurs poches de 50 ou 100 livres, ces pommes de terre ou patates étaient entreposés au sous-sol pour être consommées jusqu'à la récolte suivante; le fameux blé d'inde qui prenait trop d'espace et que l'on achetait à la poche de 5 ou 6 douzaines, les fraises, disponibles qu'à la fin de juin et pour seulement 3 à 4 semaines, les quelques voisins qui osaient en

faire pousser s'apercevaient qu'elles disparaissaient souvent des que muries grâce aux enfants du voisinage et donc, on préférait les acheter d'un des nombreux maraîchers de la région.

Parlant de vendeurs itinérants, il y en avait un que toutes les mères de famille attendaient avec impatience, le camion de monsieur Daviault qui servait de boucherie ambulante. Aujourd'hui, ce serait impensable d'avoir un tel service à domicile. Mais à l'époque. Il était tout à fait normal de voir un camion tout poussiéreux se promener de maisons en maisons afin d'offrir toute une gamme de denrées animales. Venant d'un village voisin, quand il faisait son entrée à St-François-du-Lac nul doute que la fraîcheur de ses produits n'était plus la même qu'au début de la journée. On savait déjà quel était le métier de cet homme grâce aux nombreuses taches de sang qui décoraient son tablier. En ouvrant la porte battante de la partie arrière, on découvrait toute une gamme de produits entasser un peu pêle-mêle, faute d'espace, en résumé, beaucoup de viande mais pas de système de réfrigération ! Accrochés à l'intérieur de la boîte du camion, on pouvait y apercevoir une scie déjà fatiguée par le travail de la journée et divers couteaux essuyés proprement mais sans pour autant garantir de contamination croisée. Et que dire des mouches, elles suivaient le camion, comme de fidèles compagnes ! J'en glisse un mot car ceux et celles qui aujourd'hui souffrent d'allergies de toutes sortes ou qui sentent que leur système immunitaire connaît des ratés, c'est un peu que, depuis leur naissance, ils ou elles n'ont pas connu ces années durant lesquelles boire de l'eau en bouteille et manger plus que santé, n'était pas à la mode.

La shop à bois



La shop à bois était un bâtiment carré qui abritait les outils nécessaires pour fabriquer principalement des portes et châssis. Donc, plusieurs constructions de maisons des environs furent ornées de ces produits. En plus des portes et châssis on y a vu se fabriquer d'étranges articles qui n'avaient rien en commun avec l'utilisation première de l'usine tels que des chaises et des ornements pour l'Église d'Odanak et des sink-boats ou calleuses pour la chasse aux canards entre autres.

L'énergie pour faire fonctionner tous les outils majeurs de l'usine était produite par un seul moteur qui actionnait des séries de poulies au plafond de l'atelier. La sélection pour faire fonctionner tel ou tel outil se faisait en embarquant ou en débarquant des courroies de ces poulies avec une baguette de bois que manipulait grand-père, une opération périlleuse qui serait interdite aujourd'hui.

Le chauffage de l'usine était fourni par un poêle artisanal fabriqué à partir d'un réservoir en acier épais d'environ 4 pieds de diamètre posé à plat sur le plancher avec une ouverture pour enfourner tous les résidus de l'usine. Cette usine ne générait aucun déchet.

Un atelier de fabrication utilisant du bois comme matière première n'est pas à l'abri des risques. Une construction en bois, un plancher de bois et de la machinerie qui projette des éclats de bois un peu partout à l'intérieur est bien difficile à nettoyer parfaitement et parfois, il ne suffit que d'une étincelle pour que tout parte en fumée. C'est ce qui est survenue en 1957 quand le chien de notre grand-père s'en est pris au câble électrique servant à réchauffer le moteur de l'auto qui, malheureusement se trouvait à l'intérieur de l'usine cette nuit-là. En peu de temps, tout le bâtiment n'était qu'un immense brasier mais heureusement la maison paternelle était assez éloignée de l'atelier et a résisté aux flammes.

Mais autre temps, autres mœurs, en 1958, les amis, les parents et les voisins de mon grand-père organisèrent une grande corvée et l'usine de portes et fenêtres reprit vie. Une situation, une forme d'entraide qui, comme bien des coutumes, n'est plus à la mode de nos jours.

Durant les 15 dernières années de la manufacture de portes et fenêtres, de nombreux petits-enfants ont travaillé en dehors de leurs heures scolaires à la marche de l'usine : peindre les fenêtres et les portes, ramasser les planches qui sortaient des dégauchisseuses ou bien du gros planeur ou encore, aider au perçage des montants des portes et des châssis. Toutefois, ce n'était pas toujours de gaieté de cœur qu'on le faisait car bon nombre d'entre nous,

enviaient les autres jeunes qui profitaient de leurs soirées pour jouer ensemble.

Pour nous, les petits enfants, nos grands-parents formaient un drôle de couple. Durant la semaine, chacun avait son habit de travail et il n'était pas difficile de savoir dans quel domaine ils œuvraient. Pour grand-père c'étaient, l'éternelle salopette, une camisole l'été ou une grosse chemise en hiver, casquette lui couvrant le peu de cheveux qui lui restait le tout accompagné de son indispensable gros cigare ! Pour compléter son habillement, il se mettait toujours un *plasteur* en bon québécois sur un doigt, blessure ou pas ! Dans le cas de grand-maman, une simple robe faisait l'affaire mais je pense ne jamais l'avoir vu sur semaine sans qu'elle porte un immense tablier. Son principal outil de travail. Un détail en passant, dans ce sapré tablier, elle y entreposait son mouchoir et les sous qu'elle pouvait épargnés. Nous, les enfants, nous n'aimions pas beaucoup que lorsque nous avions de la saleté collée au visage que grand-maman ne trouvait rien de mieux que nous essuyer avec son fameux mouchoir. Toujours à nos yeux, le seul lien qui les réunissait était la religion et la famille et encore là, pour la religion le degré de piété n'était pas le même. Quand Alice avait un peu de temps libre, on la voyait souvent assise dans la berçante, chapelet en main priant tout en se berçant. Pour Willie, la religion était plus concrète : il n'hésitait pas à faire sa part monétaire ou en bénévolat pour l'église sans pour autant être une grenouille de bénitier. Il aimait acheter des billets de loterie et pour augmenter ses chances de gagner, il s'adressait à la statuette de la Vierge Marie, lui promettant la moitié des gains qu'il pourrait se faire et ma foi, à quelques occasions, il s dû se rendre au presbytère afin de remplir ses promesses. Pour le couple, la messe du dimanche était probablement la seule sortie qu'ils faisait ensemble mais encore là, l'image du couple parfait en prenait pour son rhume en voyant sortir l'auto de la cour avec grand-père au volant et grand-mère assise sur le banc arrière !

Une très vaste partie de ce récit historique met notre grand-père en vedette mais il ne faudrait pas oublier que si grand-papa n'avait pas rencontré notre grand-mère, nous ne serions même pas là pour écrire ce ramassis de souvenirs. Pour elle, la famille passait avant tout, peu importe tout le travail qu'elle devait accomplir pour bien recevoir ses enfants et leur progéniture. Il ne faut pas oublier que dans les années 50 ou 60, tous les appareils facilitant les tâches quotidiennes n'avaient pas encore vu le jour !

Simplement faire de la cuisson à cette époque relevait du défi ; Pas de cuisinières électriques, il fallait donc avoir beaucoup de savoir-faire afin de contrôler le gros poêle à bois car elle réussissait somme toute à la perfection tous les plats qui sortaient du four. De nos souvenirs de ma grand-mère, une

grande partie de ceux-ci sont reliés aux odeurs de cuisine : ses gâteaux à la crème d'érable, ses galettes de lait caillé ou encore ses galettes à la mélasse ! Malheureusement avec le décès de grand-maman, toutes ces recettes ont littéralement disparues car elle les faisait par cœur et rien n'était écrit de sa part. Plusieurs membres de la famille se sont essayés de copier ses recettes et tout en s'approchant de l'originale, on n'a pu arriver à une copie collée de ces galettes.

Déjeuner du dimanche

Pour plusieurs d'entre nous, le dimanche évoque, de nos jours, la journée parfaite pour se reposer. Ce qui n'était pas le cas de grand-maman car sitôt revenu de la messe, les grands parents se faisaient un devoir de recevoir leurs petits-enfants à déjeuner et à tous les dimanches, nous étions nombreux à la table. Notre grand-mère discrètement s'assurait que nous ne manquions de rien et surtout que nous avions notre chocolat chaud.

Pour les deux patriarches, la tradition du dimanche ne s'arrêtait pas là ! Une fois le ménage fait, par grand-mère, c'était le branle-bas dans la maison.

Les potinages de la galerie (mi-juin à mi-septembre)

Une autre coutume voulait qu'à peu près toute la famille Martineau se réunisse en après-midi, sur la galerie avant de la maison, on sortait les chaises et les parents les plus proches amenaient les leurs car ces réunions beaucoup d'adultes et d'enfants. Ceux-ci se retrouvaient pêle-mêle si bien qu'il est arrivé plusieurs fois de se contenter des marches du perron pour s'asseoir. Comme les mouches étaient elles aussi au rendez-vous, je me rappelle que grand-père ne se gênait pas pour sortir le vaporisateur d'un insecticide que l'on appelait du DDT, comme quoi, les temps ont bien changé ! De plus il parsemait la balustrade qui entourait la galerie d'un produit formé de graines rouges qui avait pour but d'empoisonner ces insectes indésirables. Notre plaisir à nous les jeunes c'était d'entendre les potins que les oncles et tantes ne manquaient pas de s'échanger. Il y avait toujours de l'action et des paroles échangées sauf bien sûr, quand passaient des promeneurs devant la maison. Une fois ceux-ci passés, les compliments ou les critiques à leur égard remplissait le silence en attendant que d'autres potins se pointent à l'horizon. Souvent on apercevait des passants, plutôt des passantes rebrousser chemin de peur des jugements des spectateurs assis sur le balcon.

Réveillon des fêtes

Parlant de party de famille, de nos jours, recevoir une dizaine de personnes peut nous paraître essoufflant mais que dire de ce qui se passait, il y a une cinquantaine d'années, surtout dans le Temps des Fêtes. Dès le 1^e décembre, grand-maman, commençait les préparatifs en vue de recevoir la famille le 25 décembre et le 1^e janvier. Jusqu'au décès de grand-père, il n'aurait pas été question que cela se passe ailleurs que dans la maison familiale.

Une fois la commande passée à l'homme de la maison et une fois celle-ci arrivée, grand-maman passait à l'action. Pour recevoir et nourrir les nombreux enfants, leur mari ou leur femme selon les cas ainsi que tous les petits-enfants qui se faisaient de plus en plus nombreux avec les années, il en fallait de la nourriture. C'était toute une tâche mais elle pouvait compter sur la précieuse aide de ses filles quand celles-ci en avaient le temps. Tout ce qui pouvait être congeler l'était : on cuisait, on enveloppait et on déposait les précieuses denrées dans la cuisine d'été qui à cette époque de l'année n'était pas chauffée. C'était durant les années où tout ce qui se retrouvait sur la table ou presque était fait maison. De la soupe au dessert tout était le produit de nombreuses heures passées devant le poêle à bois.

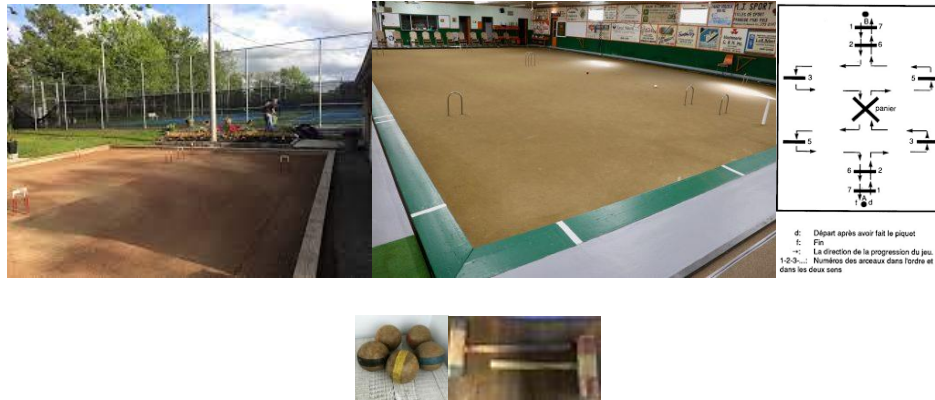
Léona Chapdelaine (Mère d'Alice)

Léona était une femme austère qui nous inspirait la peur, presque toujours assise dans la berçante du salon, devant le téléviseur. Si elle était gentille, ça ne paraissait pas. Ce que nous savons, c'est que Wellie ne semblait pas beaucoup l'aimer. C'est elle qui occupait la chambre principale et d'ailleurs c'est dans cette pièce qu'elle est décédée le 30 juin 1961.

Pour nous les petits-enfants, c'était notre première expérience avec la mort. Plusieurs d'entre nous avons gardé un mauvais souvenir de notre première visite dans un salon funéraire.

Ses passe-temps préférés

Terrain de Croquet (mi-juin à septembre)



Terrains, maillets et boules semblables à ce qui étaient utilisés

Derrière la manufacture de portes et fenêtres, grand-papa s'était réservé un espace qui est devenu bien vite un royaume pour lui, ses fils et petits-fils. Le fameux terrain de croquet que tout le quartier connaissait. Il avait une grandeur de 24 pieds X 36 pieds. Tous les soirs, après naturellement une bonne journée de travail. Le manitou des lieux et ses fils se réunissaient sur le terrain de croquet, sous un éclairage plus ou moins adéquat, maillets en mains afin de gagner une coupe imaginaire mais tellement convoitée que le caractère de chacun ressortait au bout de cinq minutes de jeu.

Parlant de jeu, celui-ci consistait à faire tout le parcours du terrain sablonneux et de finir la partie le premier ! Oui, finir le premier mais toujours en tentant de relocaliser la boule de son adversaire afin de l'empêcher lui aussi d'avancer dans son parcours. De bon coups, des coups de cochons comme le qualifiaient les autres joueurs, ce qui amenait de sérieuses prises de bec dont nous étions témoins, nous les enfants ! Pour vous dire combien ce loisir était pris au sérieux, Tous les membres de la famille fabriquaient son propre maillet. Durant la journée, ce même terrain de croquet devenait notre territoire de jeu. Le jeu se déroulait normalement avec moins de fougue que nos parents mais quelque fois, le tout dérapait et les maillets ne tapaient pas toujours sur les boules !

Je me rappelle une anecdote qui montrait simplement qu'avoir le plaisir de jouer était très fort de la part de grand-papa. Dans le village, c'était bien connu que les Martineau étaient forts dans ce loisir et cela ne plaisait pas à tous. À l'autre bout du village, il y avait un domaine occupé par les Thibault une

famille en moyen qui avait elle aussi un très beau terrain. Comme mon grand-père aimait bien y aller et pour être certain d'être réinviter il avait bien spécifié à ses fils de faire exprès pour perdre afin de ne pas trop froisser ses hôtes.

Pêche (juin à septembre)

Une autre passion qui occupait les moments de loisir de grand-père était la pêche sportive. Mais pour lui, le sport se résumait à s'asseoir sur le banc de sa chaloupe, le cigare au bec et une ou deux bières à porter de main ! Cet homme adorait la pêche et connaissait la rivière comme le fond de sa poche. Assis dans sa chaloupe toujours stationnée au bout de la côte de la traverse, il partait faire la visite de ses trous préférés comme il disait. Prenant des points de repère aussi simples que deux arbres et un rocher dans la rivière, il savait d'instinct l'endroit qu'il devait choisir pour ancrer son embarcation. Combien d'heures au juste a-t-il passé dans sa vie à taquiner le poisson, je ne saurais le dire ? Toujours est-il que rarement il revenait de la pêche bredouille : un jour, il est revenu à la maison avec un esturgeon de pas moins de 50 pouces de long, un vrai monstre et cela lui avait pris pas moins d'une heure de combat pour réussir à le sortir de l'eau. Faut bien dire qu'avec du fil de pêche d'une capacité maximum de 6 livres, il y avait de grosses chances que le combat finisse en faveur du poisson mais c'était sans compter sur la patience de grand-papa. La pêche dans une chaloupe comporte certains dangers comme chavirer mais jamais notre grand-père aurait pensé qu'un jour il se ferait frapper par un hydravion et c'est pourtant ce qui est survenu dans les années 70, lors d'une de ses sorties.

Chaloupe de Wellie :

Embarcation d'environ 12 à 14 pieds de long par 5 pieds de large faite en bois et étanché avec de l'étope. Elle était recouverte d'une couche de peinture par année et comme il l'a gardé plus de 30 ans elle prit de l'embonpoint. A l'automne il la retirait de la rivière, la nettoyait, l'entreposait à l'envers jusqu'au printemps et la remettait à l'eau après la peinture annuelle. Lors de la mise-à-l'eau, la chaloupe s'emplissait d'eau de partout car l'étope avait séché et grand-père devait la vider plusieurs fois, ce, jusqu'à ce que l'étope gonfle par l'eau et obstrue les fissures. Elle était si pesante que personne ne l'empruntait car il fallait de bons bras pour la déplacer à la rame sauf M. l'Abbé Mongeau un de ses amis.

Parties de cartes (novembre à mai)

De tous les loisirs dont grand-papa profitait quand le travail lui en laissait le temps, pour nous les enfants, celui qui nous reste le plus en mémoire, sauf peut-être les soirées du Temps des Fêtes, dont je vous donnerai une brève description plus tard, Je ne peux passer à côté des nombreuses fois durant lesquelles j'ai vu mon grand-père à l'œuvre lors des mémorables parties de cartes qui se disputaient aussi bien à la maison des grands-parents que dans chacune des maisons des membres de la famille. Pour les besoins de la cause, je me limiterai à celles dont grand-papa était l'hôte. Un rituel bien établi, on jase un peu et comme par magie, tout le monde se retrouve autour de la table pour, comme tout le monde à l'époque pensait, se détendre ! Le patriarche de la famille assis à sa place habituelle, soit au bout de la table attendait que grand-mère lui apporte le jeu de cartes, les feuilles de papier et de quoi écrire pendant que les équipes se formaient. Grand-mère ne jouait pas aux cartes, elle attendait, comme nous, que le spectacle commence.

Et quel spectacle, plus les parties de cartes avançaient et plus on en apprenait sur les noms de tous les articles dont disposait le prêtre pour dire sa messe, sous l'œil désapprobateur de grand-mère, une femme des plus pieuse qui soit. À un moment donné, avec beaucoup de monde dans la cuisine, le poêle à bois qui fonctionne, tout le monde a chaud et la boisson aidant, les esprits s'échauffent aussi. Si les membres directs de la famille ne s'en faisait pas trop avec les remarques désobligeantes à la suite d'une défaite de leur équipe, Il n'en était pas de même pour les beaux-frères ou belles-sœurs. Quand on se fait dire que des aveugles ça ne jouent pas aux cartes, c'est assez pour que, celui qui vient d'entrer dans la famille passe son tour lors de la prochaine partie de cartes !

Si personne n'aimait perdre aux cartes, grand-père était bien spécial lorsqu'une telle chose arrivait, sans dire un mot de trop, il ramassait les cartes, en faisait un paquet et tout simplement, en jurant de l'intérieur, balançait le tout dans le poêle à bois. Ma grand-mère savait tout de suite qu'il fallait lui en emporter un tout neuf, Naturellement, ce geste n'était pas gratuit, cela lui faisait de l'argent de poche !

Un dernier détail qui me reste en mémoire c'est comme, tout le monde ou presque fumait à cette époque, gros cigares et cigarettes, un épais nuage de boucane finissait par remplacer le peu d'air pur de la cuisine alors pour palier à la situation, on ouvrait tout simplement les portes principales de la maison tandis que le gros poêle continuait sa tâche de réchauffer la maison.

Grand-père et le cinéma (fin de semaine de décembre à mars)

Un des loisirs qu'appréciait grand-père était de s'habiller proprement. Prendre son auto et filer en direction de Baie-du-Febvre pour assister à la présentation d'un film au Théâtre Belcourt. Cet édifice existe encore aujourd'hui bien que sa vocation ait changé, étant devenu une salle de spectacle. Le déroulement du film à l'affiche était un spectacle mais les gens assis dans la salle avaient droit à un deuxième spectacle pour le même coût : mon grand-père ne se gênait pas pour se lever et exprimer son mécontentement devant les mauvais trucages ou les invraisemblances dans le scénario du film passé sur le grand écran.

Comme vous pouvez le constater, mon grand-père n'avait pas peur de ses opinions ! Faut aussi ajouter qu'à cette époque, les gens en avaient pour leur argent puisque durant une soirée, il y avait 2 films à l'affiche donc beaucoup d'occasions pour grand-papa pour s'exprimer.

Ce texte provient de souvenirs d'Yves, Robert et Hélène Martineau petits-enfants de Wellie et Alice